

## *Avant-propos*

De jeunes Grecs, venus de Phocée, en Turquie, fondent Marseille...

« Ils fondèrent Massalia entre les Ligures et les sauvages populations gauloises... Marseille florissait par la renommée de ses exploits, par ses richesses, par sa puissance toujours croissante, lorsque les peuples voisins se liguèrent tout à coup pour la détruire...

D'un accord unanime, ils prennent pour chef Catamand[r]os, un des petits rois de ce pays, qui assiégeait la ville avec une nombreuse armée de soldats d'élite, lorsque, dans son sommeil, une femme d'une figure menaçante, qui disait être une déesse, l'épouvanta, et lui fit faire la paix avec les Marseillais : il demanda à entrer dans leurs murs pour y adorer leurs dieux... »

S'il faut en croire Justin (XLIII, 4-5) cet épouvantement de Catamandros eut lieu dans l'année même qui vit les Gaulois prendre Rome.

C'est là tout ce que nous savons d'une guerre de libération nationale !

Ce fragment rapporté par Justin vient de Trogue Pompée, un Gaulois romanisé, né en Vaucluse.

Troque aurait-il eu connaissance de chroniques massaliotes irrémédiablement perdues depuis ? Ou a-t-il rapporté la tradition orale répandue en Provence de son temps ? À moins qu'il ait, ainsi que cela se pratiquait, dormi à l'abri d'un temple où reposaient les cendres des ancêtres ; et que ceux-ci lui aient parlé durant son sommeil. C'est cette dernière pratique qui fut la mienne pour raconter à nouveau ces aventures... L'incubation oraculaire, vous n'y croyez pas ? Bah !... Ce qui importe, c'est l'histoire que l'on raconte,

l'histoire d'Anbicos et de ses fils, l'Ours et le Sanglier, et les batailles que l'on fait revivre.

Le paysage seul est stable, il ne bougera pas jusqu'à nous. Les êtres peuvent changer de nom, les villes aussi. Les peuples sont incertains, les frontières floues. La mer déjà est au centre, Mi-terre. Et le grand fleuve Rhône irrigue les terres de son trafic plus que de ses eaux. Les Grecs, à demeure, commercent et s'implantent. Les Carthaginois circulent, rares mais amicaux. Les Étrusques vont et viennent comme chez eux.

À l'aube de nos annales, c'est ici en ces lieux que s'accomplit l'acte d'amour et de haine, l'accouplement et la fécondation de la terre et des hommes. Le mouton et la chèvre, la vigne et l'olivier ont ancré les peuples dans leur félicité. Hommes fortunés qui, pour la première fois sur notre sol, appréhendent cet acte étrange et souverain : l'écriture.

L'action commence bien avant l'arrivée du christianisme ; exactement 405 années avant le changement d'ère. Nous sommes en Celtique méditerranéenne, c'est l'été, le soir approche...

## I

### PRINCE DES MOUCHES

Ce sont les mouches qui lui apprennent son retour sur la terre des vivants. Les mouches noires et bleues. Les mouches affairées, obsédantes et vibrantes. Les innombrables mouches à l'assaut de son visage pompent les humeurs qui suintent des plaies. Les appendices de leur bouche sucent les caillots, tirent les sucs des lèvres tuméfiées et des paupières closes. Elles têtent la moindre squamule pour servir leur festin.

Les insectes s'appêtent au repas. Ceux qui demeurent dans les sols percent leurs galeries sous les membres, et les rampants guidés par l'odeur approchent. Les mouches, les premières, recouvrent la peau nue de leur essaim mouvant.

Il est allongé depuis longtemps déjà, chaque effort que tente son esprit pour reprendre possession du cadavre plonge l'homme dans le sommeil. La douleur refoule tout entendement, et son âme erre séparée du corps, « flottant un peu au-dessus », se souviendra-t-il plus tard. Avant même la force d'ouvrir les paupières, ou la volonté de tenter un geste, les mouches lui rendent la perception du mouvement et du bruit, la circulation de l'air, l'espace de lumière. Leurs palpes sur son visage, leur bourdonnement excité, la succion de leur trompe le tirent du trépas. Il les sent qui aspirent la sueur et le sang ; elles explorent les moindres interstices de peau, glissent sous les paupières, pénètrent dans les narines, forcent la commissure des lèvres et fouillent entre les cils. Chaque pouce d'épiderme est léché, gratté, raclé, et chaque pore sondé. Les vibrisses à leur racine reçoivent une semence, géniture blanche d'où les larves bientôt descendront leur tanière.

Ô mouches ! Bienheureuses mouches, vous apportez à sa conscience le repère qui fait défaut... Depuis combien de temps est-il étendu sur le sol, immobile, les yeux clos ? Les coups qui l'ont frappé ont-il épargné sa vie ? Au sortir du coma, il n'en est pas sûr. Le choc a séparé son être en deux, et il voit ce corps pitoyable affalé sous les mouches. Ô Gracieuses ! Moucheronnes ! invoque-t-il, petites âmes des enfers, génies de la terre et des airs, âmettes errantes et assoiffées, démons ! Je n'entends plus rien qu'à l'intérieur le bruit de ma mort qui commence. Aidez-moi... Guidez-moi ! Épargnez-moi les affres... Et il invoque les Guideuses, les Mouches, toutes les mouches, les myriades de mouches, les grandes et les petites, les taons et les œstres, les mouches-guêpes et les mouches-araignées, les mouches à chien et les mouches des ânes, mouches à bec, mouches bécasses, mouches bourdons, mouches éphémères, mouches cornues, mouches bourreaux, mouches charpentières, mouches de l'Inde, mouches dévorantes, mouches jaunes, mouches sauteuses, mouches cantharides, mouches à faux, mouches à feu, mouches-loup, mouches de feu... De la brume chaude qui emplît sa tête, soudain une image brillante surgit : un disque d'or vibre aux contours nets comme en plein soleil, mince et plat, orné d'esses et de grènetis, aveuglant et brutal, il remue accroché au lobe d'une oreille, agité par des vociférations. La litanie des mouches s'interrompt, ne demeure que le bijou. L'homme gémit sous la vision... Un temps vide, puis l'or menaçant disparaît, et l'énumération des errantes reprend. Mouchérons du serein et taons de la minuit, sa mémoire semble puiser dans cette application la force d'échapper au trouble... Mouches des galles, mouches de la gorge du cerf, mouches luisantes, mouches des intestins de chevaux... — N'en oublier aucune ! — mouches pétronelles, mouches piqueuses, mouches plantes... L'homme respire fort, il peut encore nommer les mouches !... mouches végétantes, mouches-punaies, mouches sautantes, mouches à scie, mouches-pourceaux... Il est homme encore. Il s'applique... mouches tarières, mouches des tumeurs, mouches de la bouse, mouches domestiques, mouches scorpions, mouches bleues de la viande, mouches grises de la viande, mouches vertes des cadavres, mouches rapaces, mouches mineuses, mouches des oignons, mouches de la truffe et mouchérons de la pluie... Vous, toutes... Ô vous !... guidez-moi ! Tirez-moi des enfers !... Conduisez-moi où le soleil se couche, là où dorment les enfants.

Avec le souffle, la vie revient et la souffrance prend possession des nerfs ; par élancements aigus, elle dessine la forme des membres

et lui indique l'emplacement des bras et des jambes. Ce n'est plus un corps qui le prolonge mais un échafaud de douleur. Le mal efface toute autre sensation et conduit l'homme au cap de l'extrême plainte. Le grand voyage commence-t-il, ou bien la mort rejette-t-elle le misérable pour qu'il subisse les épreuves?... L'homme, lentement rassemble ses esprits... Suis-je déjà sur le charnier, dans l'antichambre de l'ossuaire, étendu sur la couche d'aromates ? se demande-t-il. Vont-elles laisser place aux vautours blancs, les noires mouches ?... Et l'horreur le foule au pied. Il avait enseigné les rites du passage et rassuré maint mourant, dans l'exercice de sa charge, leur soufflant à l'oreille, mais à l'instant où son tour arrivait, sa science ne lui versait aucun réconfort.

Il faut accepter. Ne pas retenir la fuite du temps. Accepter, renoncer et s'endormir... Serait-ce à présent le silence ? Ou les mille cris du vivant qui retentissent dans la tête ?... Sa tête est comme l'amphore où est enfermé l'essaim d'abeilles que l'on porte au brasier. Tout semble s'être réfugié dans la tête. Il n'y a plus rien que la tête, et la tête enfle, gonfle sous la poussée du mal et la montée des cris. Un torrent de sang s'y engouffre. Maintenant, il sent la peau tendue sur la tempe que parcourent les guêpes, et les lèvres aussi... Oui, il y a toujours les lèvres. Il veut les toucher... Que faut-il faire pour toucher du doigt ses propres lèvres ?... Il ne sait plus bouger. Tel l'enfant du premier jour, il attend d'autrui l'aide la plus élémentaire et le secours de l'exemple.

Puis, d'un coup, il respire. Il respire ! Il comprend qu'il respire. Lentement, il perçoit le chemin du souffle, la circulation de l'air dans sa gorge. L'air et la vie... Les mouches et l'air... L'être ne l'a pas quitté. Il peut bouger un peu, et toucher ses lèvres tuméfiées. L'effort de mouvoir le bras l'entraîne de nouveau sur le camion des trépassés, et plus rien n'existe que la chute et le noir.

Lorsqu'il croit reprendre pied sur la rive et s'agripper à la vie ferme, il flotte au-dessus d'un corps supplicié. Il le voit affalé. Il se voit, précisément il voit son corps recroquevillé, un bras levé entourant la tête, la main sur les cheveux. L'autre main, crispée sur le menton luit de sang noir. Une nuée vibre autour du cadavre à demi enfoui dans un fumier et l'explore au plus près.

« Cette dépouille serait-elle mienne ?... Quelle horreur !... » La vision le secoue. Il s'éveille de nouveau. « J'ai peine à me souvenir... Oh ! mes pères ! Pourquoi m'avez-vous conduit sur le chemin des brutes ? »

« Où suis-je ? Est-ce le silence ? Et la lumière, est-elle encore

là ?... Mes paupières sont cousues, mais je sens l'incessant va-et-vient des mouches et leurs mille baisers. Preuve de vie, ou prémices de mort ? Faire un geste pour les chasser... Où est ma main ?... Je suis la proie des mouches, mon parcours s'inverse, des ombres je retourne chez les vivants. Que m'arrive-t-il ? ... Je ne me souviens que des coups. Et de l'homme à cheval qui me couche. Et celui qui prend ma gorge. Il force de ses doigts ma bouche. Que m'ont-ils fait ? M'ont-ils séparé la tête du tronc ? Venez à mon aide... Et les autres, pourquoi ne me secourent-ils pas ? Les femmes hurlaient, les enfants hurlaient, les animaux fuyaient en tous sens... Ma femme ?... Mon fils ! Mon fils, où est mon fils ? Et toi, Amor, mon enfant ? Mes jeunes chiots, mes marçassins, je vous appelle. Où êtes-vous ?... Dougilos !... Dougilos !... J'ai besoin de toi, de ta main, de ta vie. Ma pensée s'accroche à toi. Elle y puise ses forces. Viens à moi !... Oh ! ne pas mourir encore, pas avant d'avoir parlé encore. Revoir vos visages et serrer vos mains... Ouimilla ! ma femme... »

Comme s'il pouvait suivre ses pensées vers les siens, son corps trouve un surcroît de force et esquisse un mouvement. La souffrance le fait gémir. Il entend son râle... Ses oreilles entendent le râle et soudain perçoivent le silence à l'entour. Ce bruit venu de sa gorge sert d'appui et l'éveille tout à fait. Il geint encore, longuement, plus fort, la plainte le conforte, le revivifie, elle assemble son courage. Il est en vie. Mais seul. Il espère une main sur son front. Alors ses gémissements affleurent au sanglot. Il est bien seul. Sa main aussi remue. Il vit donc. Un doigt contre le menton bouge. Il ressent le mal partout. Que lui a-t-on fait ? Pourquoi ne l'ont-ils pas tué ?

Il grelotte. La vie revenant, la fièvre l'agite. Personne ne les a entendus venir. Ils ont bondi sur le sentier à l'entrée du village sans que rien ne nous avertisse. Sont-ils repartis ? Ou forment-ils un cercle autour de son corps guettant le réveil ? Ouvrant les yeux, vait-il voir leurs talons nus prompts à fouler sa gorge ? Ou bien, ivres, vautrés sur le corps des femmes, lui accordent-ils un temps de répit ?... Ô les mouches ! marbrées aux yeux myopes, vous les mouches, renseignez-le, que doit-il faire en l'état ?... Les mouches ?... Où sont-elles ?

Soudain, il constate que la nuée n'est plus autour de lui. Voilà qu'elles ont abandonné leurs soins et que l'air ne vibre plus de leur vol. Les mouches sont parties, elles se sont dispersées. La fièvre occupant ses cervelles, il ne s'en aperçoit que longtemps après. Ce

doit être le soir, elles n'abandonnent pas un cadavre pendant le jour. Il doit faire sombre. La nuit, les mouches vont dormir à l'abri des feuilles, ou errent dans les limbes. Ce doit être le temps du sommeil, le moment où le ciel laisse tomber son voile ; l'heure où viennent les chiens et les rats.

L'homme prend conscience que son corps gît sur quelque litière, allongé dans la nuit. Il essaye de se lever et recherche ses mains. S'il tente un geste, la douleur redouble. Il ne peut pas davantage bouger la tête. Du mouvement que fait son doigt contre sa joue, il suit le chemin de la chair vivante et, par lente progression, fait remuer la main à peine, puis remonte vers le bras. Le poignet joue un peu et le coude se soulève. Le cœur bat. Dans l'orbe de ses yeux clos passent les vols de mauvais augure. Il entend leurs cris de corbeaux... Il entend... Oui, il entend, c'est autre chose que le bourdon de son sang sous les tempes, ou le râle de sa gorge, il entend les oiseaux. Un cri bref ponctue l'espace du levant au couchant. Ce doit être l'engoulement hurleur qui commence la chasse... Il bouge une jambe. Son corps s'anime et répond. La souffrance tient son siège aux épaules et au cou. Enfin, il peut mouvoir une main et lever le bras. Du bout des doigts, il touche le visage, sent les croûtes de sang séché, la peau tendue par les chairs tuméfiées, les lèvres enflées entrouvertes, éclatées. La mâchoire et le cou sont l'habitat de la plus grande douleur, elle plonge ses racines dans les épaules et oppresse la gorge. Il touche son cou, sent l'humide du sang qui suinte encore, remonte la main jusqu'au front et s'apaise.

Ayant repris l'attache du corps, il cherche au-delà, derrière lui. Une paroi. Ainsi, il est à l'abri d'un mur. Petit à petit l'espace s'organise. Il se souvient alors de la fuite, les deux mains portées à sa gorge, le sang qui ruisselle, la nausée, l'horreur. Il s'est réfugié là, dans cet abri. Il a roulé dans cet antre, il s'en souvient. Dans l'affolement, entre les jambes des chevaux, il s'est glissé contre le mur, le long d'une venelle, puis contre un seuil, une porte. À genoux, il est entré en ce lieu. Sans doute s'y trouve-t-il encore ? L'odeur et le sol semblent ceux d'une étable.

À tâtons, devant lui, il touche une masse énorme, affalée, il palpe une toison, la peau d'un animal, c'est froid et immobile. Le cadavre d'un chien ? d'une chèvre ?... Non, beaucoup plus gros, plus lourd. Sa jambe gauche se trouve prise sous la carcasse. Un cheval peut-être ? Un fol espoir : nous leur avons tué un cheval ! Puis il doute. Qui aurait pu tuer la monture d'un guerrier ?... Ce doit être la vache de Pons-des-Arno qui l'écrase ainsi et le cloue au sol.

Prenant appui contre le mur, il retire sa jambe. Les os ne semblent pas brisés, mais sa tête est lourde, le cou et la mâchoire sont broyés. Il ne peut ouvrir ses paupières. Chaque geste exige un effort et le laisse palpitant.

Il lui semble soudain entendre une voix humaine, un appel... Il écoute... De nouveau le même cri se fait entendre au loin, une voix, une voix de femme. Elle appelle : « Matilla !... Matilla !... » C'est la mère qui cherche sa petite fille. Matilla ! Cette enfant, il la connaît, elle habite la maison voisine. Ainsi, le hameau se trouve là, tout près. C'est vrai ! Il lui faut du secours. Il répond à l'appel, il crie... Il crie ?... Il veut crier, mais en vain. Un gargouillis, un vague gémissement, et un flot de sang noir sortent de sa bouche dans une horrible douleur. Il essaye encore, et c'est le même rôle étouffé. « Matilla !... Matilla !... », la voix s'éloigne. S'il ne peut se faire entendre, personne ne viendra !... Il souffle, il mugit. Des deux mains crispées au cou, autour de la gorge, il maintient l'atroce douleur et s'époumone sans faire sourdre autre chose qu'un vagissement inaudible, un râle étranglé. Dehors, le silence retombe.

Alors il prend conscience du malheur qui le frappe, pire que la mort, les guerriers lui ont tranché la langue. Ce qui occupe sa bouche et obstrue sa gorge, ce sont les caillots, l'étope filandreuse et noire du sang coagulé, mêlée de bave et de bile, ce n'est plus sa langue.

Ce qu'il croit comprendre en cet instant le raidit d'horreur. Il se dresse d'un bond et bascule dans l'angle du mur, la nuque contre l'argile. Des doigts, il force l'écartement des mâchoires et fouille dans la plaie. Sous la pression du doigt, le sang tiède jaillit de nouveau. Convaincu de sa mutilation, il tend les mains dans le vide pour se saisir de la peur, il bat l'air de ses bras, et s'affaisse inconscient sur la paille.